

LA MÉDECINE EST EN MARCHÉ : AVEC OU SANS NOUS ?

Robert SOMERVILLE

L'éthique médicale et la bio-éthique (éthique biologique) sont au cœur de l'actualité. Les médias s'en font régulièrement l'écho.

Depuis la découverte des sulfamides en 1937, la médecine est allée de progrès en progrès, au point qu'on a pu parler d'une « révolution thérapeutique ». Parallèlement, nos connaissances en biologie ont fait des bonds en avant grâce auxquels des malades, jusque là condamnés, ont retrouvé l'espoir et les couples stériles ont pu avoir des enfants. En même temps, les humains ont découvert une nouvelle possibilité de modifier leur destin grâce à une triple maîtrise : de l'hérédité, de la reproduction et du système nerveux.

Cependant, ces remarquables progrès suscitent des inquiétudes et posent un certain nombre de problèmes moraux qui ont conduit, par exemple, à la mise en place en France d'un Comité Consultatif d'Éthique rassemblant non seulement des savants, mais aussi des représentants des grandes familles religieuses.

D'une manière plus générale, les progrès de la médecine et de la biologie nous placent devant des choix difficiles qui ne concernent pas seulement telle ou telle technique, mais bien notre attitude devant la vie et notre conception de la vie en société.

La santé : un luxe élitiste ?

Les nouvelles possibilités thérapeutiques exigent souvent un équipement très élaboré et donc très onéreux. Or les dépenses de santé ne pourront continuer d'augmenter sans interruption. Le déficit de la Sécurité Sociale française est un avertissement qu'on ne pourra négliger. Quant à certains actes médicaux de pointe, au regard de leur coût, ils ne pourront être généralisés à tous les malades qui en auront besoin. Il faudra les réserver à quelques cas seulement. Mais qui décidera desquels ? Et sur quels critères ? N'y a-t-il pas risque de privilégier les malades jeunes et riches au détriment des malades chroniques ou âgés ou démunis ?

La santé : un droit prêt à consommer ?

Du fait de la technicité et de la spécialisation croissante des soins médicaux, le pouvoir de décision appartiendra de plus en plus au spécialiste et de moins en moins au malade. On peut donc craindre une déshumanisation de la médecine. De plus en plus, le malade devient un « cas », un patient, donc passif, qui se remet totalement entre les mains de ses médecins. Tout ce qui concerne sa santé le dépasse.

N'en viendra-t-il pas alors à tenir le raisonnement suivant : « Puisque ma santé est l'affaire de l'institution médicale, c'est-à-dire de la société, il lui appartient de me garder en bonne santé. Je me remets entre ses mains, mais elle me doit des soins de qualité ; elle me doit même la guérison de tous mes maux. » On en vient ainsi à une revendication du *droit à la santé* qui se traduit, par la pratique d'intenter des procès aux médecins qui n'ont pas pu obtenir la guérison demandée¹.

Une dépendance croissante à l'égard de la médecine encourage également une attitude d'irresponsabilité. « Ma santé n'est pas mon affaire ; la société doit me la garantir. Je peux

¹ Ce qui oblige le corps médical à se prémunir contre ce risque en souscrivant des assurances coûteuses qui, par voie de conséquence, augmentent le prix des soins de santé.

donc ne pas me soucier de la vie que je mène. J'ai le droit de m'adonner aux plaisirs du sexe, de l'alcool, du tabac, d'une alimentation trop riche, d'une conduite automobile à vitesse excessive. Le rôle de la médecine est de favoriser mon "bonheur" et non de me priver de ce qui y contribue. Si cela tourne mal, j'aurais recours aux drogues de bonheur ou aux médicaments de confort, mais je ne changerai pas ma manière de vivre pour préserver ma santé. »

La santé : se prendre par la main

Des cris d'alarme retentissent de plus en plus souvent pour rappeler l'importance de la prévention. Ainsi le professeur Tubiana à propos du tabac, dans son livre *Le Refus du réel*². Ainsi d'autres savants à propos des maladies vasculaires, première cause de mortalité en France (un adulte toutes les deux minutes). Ces voix sont parfois entendues, mais plus souvent étouffées parce que gênantes. Elles placent chacun devant ses responsabilités et l'invitent à se remettre en question. Or n'est-ce pas là la seule attitude éthique vraie ? Celle que la Parole de Dieu demande de nous ?

Le chrétien a appris que son corps est le temple du Saint-Esprit dans lequel il doit glorifier Dieu ; c'est donc avant tout devant Dieu qu'il est responsable de l'usage qu'il en fait.

(Mis en forme en juin 2007 ; mis en ligne avec l'autorisation de l'auteur)

² Maurice TUBIANA, *Le Refus du réel*, Paris, Laffont, 1977.